

TOUT CE QUI FONDE NOTRE PAYSAGE, NOTRE ENVIRONNEMENT NOUS APPREND À VIVRE ; C'EST EN VENDÉE QUE J'AI APPRIS CELA.

ENTRETIEN AVEC FABRICE HYBER PAR ALEXANDRINE DHAINAUT

Il y a vingt ans, Fabrice Hyber recevait le Lion d'or à la Biennale de Venise. Il y a vingt ans encore, l'artiste semait une forêt avec l'aide de son père sur ses terres natales, à Château-Guibert. Aujourd'hui, ce petit bout de paradis est devenu un repaire pour artistes du monde entier. Comment tout cela a vu le jour ? Explications par le plus écolo des académiciens.

Alexandrine Dhainaut : Vous avez un attachement particulièrement fort à la Vendée, au point d'y concevoir actuellement un grand projet de lieu artistique.

Fabrice Hyber : En effet, je suis très attaché à Château-Guibert, où je me rends tous les quinze jours environ lorsque je suis en France ! En 1993, pour préserver mes lieux d'inspiration des effets de l'agriculture industrielle (qui est en train d'évoluer) et surtout pour protéger mes parents, j'ai décidé d'acheter la ferme où ils étaient agriculteurs pour en faire un lieu de bien-être, de recherche et de travail. Il y a près de 20 ans avec mon père, j'ai transformé la vallée en forêt que nous avons semée. Cette vallée représente 70 hectares sur lesquels se trouvent toujours une bergerie – où je garde encore des moutons vendéens ! – et des bâtiments qui seront des lieux de travail ; mon atelier s'y trouve déjà. Au départ, je lui avais donné le nom de Nord-Sud, mais on l'appelle toujours La Serrie.

A. D. : À quoi ressemblait votre horizon d'enfance ?

F. H. : Des champs au beau milieu de la vallée vendéenne. Je suis situé au sud de la commune de Château-Guibert où coule une petite rivière. C'est le paradis. J'ai transformé cette vallée de champs recouverts de buissons en endroit de promenade avec différentes espèces d'arbres, y compris fruitiers. L'idée

est de pouvoir se nourrir à tous les niveaux de ce paysage.

A. D. : Lorsqu'on songe à votre œuvre, il y a évidemment une omniprésence de la nature, du végétal, de la figure de l'arbre, etc. Depuis toutes ces années, votre travail n'était finalement que les croquis préparatoires de cette forêt !

F. H. : Oui ! Tout est lié. Je suis né et j'ai grandi en Vendée où j'ai appris grâce à mon père, à ma mère, ma famille, à l'école... à regarder ce qu'il y avait autour de moi. Il y a un lien entre la nature et ce que l'on fabrique. On fabrique la nature. Je voulais qu'il y ait un lien entre cette idée et cet endroit. On apprend de tout ce qui nous entoure. Tout ce qui fonde notre paysage, notre environnement nous apprend à vivre. C'est en Vendée que j'ai appris cela et il faut donner des possibilités aux enfants, comme aux grands d'apprendre par tous les moyens, tout le temps.

A. D. : Adolescent, vous avez été marqué par vos visites au musée de l'Abbaye Sainte-Croix, aux Sables-d'Olonne, et particulièrement par les œuvres de Supports-Surfaces. Qu'est-ce qui a retenu votre attention dans les œuvres de ce mouvement ?

F. H. : C'est leur liberté de faire des choses avec presque rien, en dehors des conventions. Ainsi, des choses frottées sur le bois, ou le sable,

comme l'a également fait Max Ernst, qui a réalisé ses premières forêts à Pornichet à une autre époque. J'aime beaucoup l'idée de ne pas utiliser d'électricité pour fabriquer des œuvres par exemple. Ce qui m'intéressait dans toutes les pièces exposées au musée, c'était ce que je ne voyais pas à l'école ou dans le dictionnaire. Je me rendais compte qu'il y avait des espaces de liberté que je ne connaissais pas. Je me suis dit qu'il fallait que j'apprenne, et c'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à faire de l'art.

A. D. : Vous parlez d'art sans électricité. Votre enfance rurale a dû également faire naître votre intérêt pour l'écologie...

F. H. : Bien sûr. Un de mes autres projets en Vendée est d'ailleurs de transformer l'un des ateliers de travail en centrale électrique. J'ai envie de travailler dans un atelier alimenté en énergie non fossile, avec le soleil, l'eau ou le vent, et je suis en train de développer cela avec un architecte spécialisé. Je pense qu'il sera possible d'être autosuffisant et responsable.

A. D. : J'ai cru comprendre que vous cherchiez un équivalent à la Vendée ailleurs dans le monde. Pourquoi

F. H. : Dès lors que je me suis investi dans la vallée, j'ai eu peur qu'elle ne disparaisse, que ce soit à cause du réchauffement planétaire, des conséquences économiques ou politiques. Depuis une vingtaine d'années, je cherche dans d'autres parties du monde des endroits qui lui ressemblent. J'ai réalisé des études avec des météorologues ou des climatologues pour les trouver et j'en ai déniché plusieurs : en Corée, au Japon, au nord de la

Californie ou dans le sud du Maine. Mais il y en a surtout un au sud du Chili, où je me suis rendu avec ma sœur et mon père, juste avant qu'il ne nous quitte. On visitait des paysages, nous sommes allés dans un lieu que j'avais traversé vingt ans auparavant et mon père m'a dit : « oulala, j'ai l'impression d'être à La Serrie, à Château-Guibert dans les années 50 ! ». Gagné ! L'idée serait donc de faire la même chose là-bas.

A. D. : Mais d'où vous vient cette inquiétude ?

F. H. : Au départ, j'imaginai simplement semer dans la vallée, faire pousser des arbres fruitiers... Mais je me suis aperçu peu à peu que le réchauffement climatique pouvait faire craindre la disparition du Gulfstream, et fortement perturber la douceur de notre région... Je cherche donc un équivalent au cas où !

A. D. : Votre lieu de travail et de recherche vendéen montrera-t-il des œuvres ?

F. H. : Oui, des œuvres seront visibles. Il y aura également des lieux de repos, de bien-être. J'aimerais que cela devienne un spa : un spa d'art. Lorsque je visite des foires ou des grandes expositions, je constate qu'on fatigue au bout d'une heure et que l'on ne regarde plus vraiment les œuvres, on consomme. Or, j'ai envie que les œuvres soient montrées dans les meilleures conditions possibles, qu'elles ne soient pas uniquement posées. On ne devrait donc pas seulement les appréhender en les regardant mais aussi, pourquoi pas, en les touchant ou en les faisant ou refaisant : les œuvres sont ainsi partagées et activées. Ce sont des choses que je mets en

place dans les expositions internationales que je produis, mais j'aimerais que le centre de ces expériences soit en Vendée !

A. D. : Ce seront uniquement des interventions extérieures ?

F. H. : Non, dans le futur, j'aimerais également y installer toute ma collection – des milliers d'œuvres – et montrer l'histoire de mon travail. J'ai gardé beaucoup de mes œuvres qui sont parfois des « maisons », ou des petites structures un peu complexes, que l'on va reconstruire et dans lesquelles on pourra entrer. Indépendamment de mon travail personnel, mon but est aussi de montrer celui d'autres artistes à qui je commande depuis une vingtaine d'années des œuvres autour de l'idée de l'habitat. J'ai ainsi commandé des architectures à Hans-Walter Müller, Philippe Rahm ou Didier Faustino. Par exemple, Hans-Walter Müller va refaire la bulle qui enfermait mon œuvre *Traduction – Le Plus Gros savon du monde*, 22 tonnes de savon de Marseille moulé dans une benne de camion. J'ai également invité des artistes du monde entier que j'aime, comme Daniel Faust, Éric Madeleine, Michel Blazy, Honoré d'O, Lili Reynaud-Dewar ou Matthew Barney. Un artiste va venir construire des sortes de belvédères, d'autres vont réaliser des projets pour les maisons. Il y a toujours des gens qui passent. Mes parents adoraient accueillir à La Serrie mes amis artistes de tous les pays. Ça devient une sorte de repère. Cette vallée est vraiment unique. Elle est semée, pensée pour être à la fois un lieu de réflexion et un lieu d'art. Elle est surtout un endroit d'accueil où l'on peut imaginer et inventer

des tas de choses. Quand Monique Savoie, fondatrice de la SAT¹ de Montréal a séjourné ici, elle a aussi trouvé cet endroit vraiment spécial. Parce qu'on y mangeait des fruits, qu'on y cueillait des champignons, et qu'on passait des journées entières dans cette vallée sans soucis. On était vraiment dans un lieu de bien-être. Et c'est exactement ce que je veux. D'ailleurs, des poèmes ont déjà été écrits sur elle au Japon par la fondatrice du musée Watari-Um, Shizuoka Watari.

A. D. : Le lieu aura-t-il vocation à être ouvert au public ?

F. H. : Oui, tout ce qui va être construit sera fait en prévision de cette idée. Mais le lieu est encore protégé et inaccessible. Il faut d'abord apprendre au public les bons comportements, leur apprendre à visiter. Il y aura une signalétique qui indiquera comment se promener et comment cueillir. L'idée est aussi de faire une école pour les enfants du canton afin de leur apprendre à regarder la nature, les arbres et les œuvres qui y seront installées : entre l'art et l'agriculture.

Alexandrine Dhainaut est critique d'art, commissaire d'exposition et auteure. Elle a contribué à de nombreux catalogues d'exposition ou monographies sur l'art contemporain et le cinéma. Enseignante à Lille 3, elle est aussi rédactrice en chef d'*Art Insider*, la revue des professionnels de l'art contemporain.

1. Société des arts technologiques, Québec

